

Impérialisme : une brève histoire des théories

Michel Husson¹

Le terme d'impérialisme n'apparaît pas chez Marx, mais chez les marxistes du début du siècle. Il est cependant important de souligner que ce concept ne désigne pas, comme on le croit souvent, une théorie de l'exploitation des pays du Tiers Monde. Il renvoie en réalité à une théorie de l'économie mondiale dont les éléments constitutifs se trouvent déjà chez Marx, et qui vont s'enrichir et se préciser peu à peu. Ce chapitre commencera donc par présenter un rapide survol des développements de cette conception. Puis, dans une seconde partie, il présentera les traits essentiels de l'économie mondiale contemporaine.

Marx et le marché mondial

Dans les pages du *Capital* consacrées à la genèse du capitalisme, Marx montre comment ce dernier s'est développé dans un petit nombre de pays (Hollande puis Angleterre) qui remplissaient deux séries de conditions. D'une part le capitalisme commercial y avait prospéré, sur la base de l'échange avec des régions moins développées, jouant à ce titre un rôle déterminant dans ce que Marx appelle l'accumulation primitive du capital. D'autre part, il fallait que ce capital-argent puisse ensuite se transformer en capital productif, et cela n'a pu se réaliser que « *là où les conditions étaient créées au cours du Moyen-Age* »².

L'extension du commerce mondial a contribué à hâter le déclin du féodalisme, puis les rapports entre commerce et industrie se sont modifiés : « *l'immanente nécessité pour le mode capitaliste de produire à une échelle sans cesse plus grande incite à une extension perpétuelle du marché mondial, de sorte que ce n'est pas ici le commerce qui révolutionne constamment l'industrie, mais c'est le contraire* ». Cette page du *Capital* débouche sur cette affirmation très claire : « *La base du mode de production capitaliste est constituée par le marché mondial lui-même.* »³.

La notion de marché mondial est donc constitutive du capitalisme, comme y insiste déjà le *Manifeste du Parti Communiste* : « *Par l'exploitation du marché mondial, la bourgeoisie donne un caractère cosmopolite à la production et à la consommation* ». Cependant le point de vue de Marx et Engels sur la pénétration dans les pays coloniaux n'a pas été exempt, au moins dans leurs écrits de jeunesse, d'une vision assez unilatérale que cette autre formule du *Manifeste* illustre assez bien : « *Par le rapide perfectionnement des instruments de production et l'amélioration infinie des moyens de communication, la bourgeoisie entraîne dans le courant de la civilisation jusqu'aux nations les plus barbares* ». Ainsi, en 1847, Engels va jusqu'à applaudir la conquête du Mexique : « *C'est un progrès pour un pays jusque là exclusivement préoccupé de lui-même, déchiré par d'incessantes guerres civiles et détourné de tout développement (...) Il est de l'intérêt de son propre développement que le Mexique se trouve dorénavant placé sous la tutelle des Etats-Unis.* »⁴

¹ Extrait de Christian Barsoc, [Les rouages du capitalisme](#), La Brèche, 1994.

² *Le Capital*, Editions Sociales, Livre III, tome VI, p.341.

³ Idem.

⁴ Cité d'après Manuel Aguilar Mora, « Marx y México », *La Batalla* n°4, 1983.

On trouve sous la plume de Marx un jugement aussi catégorique dans un article sur l'Inde publié en 1853 dans le *New York Daily Tribune* : « *L'Angleterre a une double mission à remplir en Inde : l'une destructrice, l'autre régénératrice - l'annihilation de la vieille société asiatique et la pose des fondements matériels de la société occidentale en Asie* ». Certes, ce n'est pas de manière délibérée que le développement va être introduit : « *Je sais que l'oligarchie manufacturière anglaise ne désire doter l'Inde de chemins de fer que dans l'intention exclusive d'en tirer à moindres frais le coton et autres matières premières nécessaire pour ses manufactures* ».

Mais ce processus d'industrialisation va s'étendre de telle sorte que « *Les chemins de fer deviendront donc en Inde les avant-coureurs de l'industrie moderne* ». La révolution sociale reste nécessaire, mais elle est conçue comme l'aboutissement d'un processus linéaire : « *Tout ce que la bourgeoisie anglaise sera obligée de faire en Inde n'émancipera pas la masse du peuple ni n'améliorera substantiellement sa condition sociale, car ceci dépend non seulement du développement des forces productives, mais de leur appropriation par le peuple. Mais ce qu'elle ne manquera pas de faire, c'est de créer les conditions matérielles pour réaliser les deux. La bourgeoisie a-t-elle jamais fait plus ?* »⁵

Dans un autre article de 1853, Marx va encore plus loin à propos de l'Hindoustan : « *quels que fussent les crimes de l'Angleterre, elle fut un instrument inconscient de l'histoire en provoquant cette révolution* ». La pénétration coloniale est donc perçue comme l'instrument du progrès, certes violent, mais salutaire, puisqu'il vient secouer des sociétés menant une « *vie végétative, stagnante, indigne* »⁶.

Ces conceptions vont évoluer au fil du temps, à partir d'une réflexion approfondie sur la question nationale, notamment à partir des cas irlandais et chinois, et, dans le domaine de l'économie, par une appréhension plus synthétique de la dynamique du marché mondial.

Dans les analyses du *Capital*, la fonction du commerce international réside principalement chez Marx dans la contre-tendance qu'il fournit à la baisse du taux de profit : « *des capitaux investis dans le commerce extérieur sont en mesure de donner un taux de profit plus élevé parce que d'abord on entre ici en concurrence avec des pays dont les facilités de production marchande sont moindres.* »⁷

Marx note qu'il y a transfert de valeur : « *Le pays favorisé reçoit en retour plus de travail qu'il n'en a donné en échange, bien que cette différence, ce surplus, comme dans l'échange entre le capital et le travail, soit empoché par une classe particulière* » mais insiste surtout sur le fait que cette contre-tendance ne fait que déplacer le problème et n'empêchera pas en fin de compte la tendance à la baisse du profit de se manifester « *dans des circonstances déterminées* ». ⁸

Marx s'intéresse principalement à la dynamique de la reproduction du capital dans ce que l'on appellerait aujourd'hui les pays du Centre. Mais sa vision unilatérale intègre peu à peu des éléments plus contradictoires comme dans son analyse des effets de la grande industrie : « *En ruinant par la concurrence leur main d'oeuvre indigène, l'industrie mécanique les transforme forcément en champs de production des matières premières dont elle a besoin (...) Une nouvelle division internationale du travail, imposée par les sièges principaux de la grande industrie, convertit de cette façon une partie du globe en champ de production agricole pour l'autre partie, qui devient par excellence le champ de production industriel.* »⁹

⁵ Reproduit dans Marx Engels, *Textes sur le colonialisme*, Editions du Progrès, 1977, pp.92-99.

⁶ Idem, pp.35-43.

⁷ *Le Capital*, Livre III, tome VI, p.250.

⁸ Idem, p.251.

⁹ *Le Capital*, Livre I, tome II, pp.131-132.

Les théories classiques de l'impérialisme

La notion d'impérialisme apparaît au début du siècle, avec les travaux classiques de Lénine et de Rosa Luxemburg. Il ne s'agit pas au départ d'analyser ce que l'on appellerait aujourd'hui les relations Nord-Sud : la question théorique qui est discutée porte sur les conditions internes de fonctionnement du capitalisme. Après la « grande dépression », qui a duré de 1873 à 1895, le capitalisme renoue en effet avec une croissance plus dynamique, en même temps qu'il connaît des transformations substantielles. Toute une série de théoriciens dont Bernstein et ceux que Lénine appellera les marxistes légaux vont proposer une interprétation des schémas de reproduction démontrant la possibilité d'un développement indéfini du capitalisme sur la seule base du marché intérieur. La question qui se pose est donc bien de comprendre le mode de fonctionnement du capitalisme à un stade particulier de son histoire. C'est par rapport à cette problématique que le concept d'impérialisme va être introduit et que les pays coloniaux ou semi-coloniaux vont jouer un rôle spécifique dans l'analyse théorique.

Rosa Luxemburg et le problème des débouchés

Aux pronostics optimistes d'un Bernstein sur la dynamique du capitalisme, Rosa Luxemburg oppose une lecture différente des schémas de reproduction. L'argument peut être résumé de manière assez simple. Avec l'accumulation du capital, la composition organique tend à augmenter, alors même que le capitalisme cherche à contenir la croissance des salaires. Dans ces conditions, si l'on maintient l'hypothèse attribuée à Marx, selon laquelle « *les capitalistes et les ouvriers sont les seuls consommateurs* », la reproduction du capital devient impossible. Rosa Luxemburg récuse en effet les thèses des marxistes légaux comme Tougan-Baranovsky qui cherchaient à montrer que l'expansion capitaliste était possible, sur la base d'un auto-développement sans fin de la section des moyens de production. Elle retrouve une intuition fondamentale de Marx selon laquelle « *la production de capital constant ne se fait jamais pour elle-même, mais uniquement parce qu'il s'en utilise davantage dans les sphères de production qui produisent pour la consommation individuelle* »¹⁰. C'est donc qu'elle « *requiert, comme première condition un cercle d'acheteurs qui se situent en dehors de la société capitaliste.* »¹¹

Et d'ailleurs, cette idée, comme on l'a vu est déjà présente chez Marx qui signalait dans *Le Manifeste* que, « *poussée par le besoin de débouchés toujours plus larges pour ses produits, la bourgeoisie envahit toute la surface du globe* ». Cette conception, qui implique que la réalisation de la plus-value nécessite en permanence l'ouverture de marchés extérieurs, rend bien compte de la période d'expansion impérialiste, où les pays dépendants jouent un rôle croissant du point de vue des débouchés offerts. Mais son fond théorique ne saurait être systématisé : que, dans certaines conditions historiques particulières, l'expansion impérialiste soit un élément important, voire décisif, de l'accumulation du capital, c'est une chose. Mais faire de ce constat une loi absolue, selon laquelle « *la plus-value ne peut être réalisée ni par les salariés, ni par les capitalistes, mais seulement par des couches sociales ou des sociétés à mode de production précapitaliste* », est un pas que l'on ne peut franchir.

Lénine : l'impérialisme, ou le capitalisme des monopoles

« *Si l'on devait définir l'impérialisme aussi brièvement que possible, il faudrait dire qu'il est le stade monopoliste du capitalisme* »¹². On voit donc que Lénine prend comme point de départ le mode de fonctionnement des pays capitalistes les plus développés. Son propos est double : d'une part, rendre

¹⁰ *Le Capital*, Livre III, tome VI, p.314.

¹¹ *L'accumulation du capital* (1913), Petite Collection Maspero, Oeuvres IV, p.25.

¹² *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, Editions de Moscou, p.113.

compte des transformations qui sont intervenues dans ce fonctionnement, d'autre part expliquer comment les rivalités inter-impérialistes ont conduit à la Première Guerre Mondiale.

L'impérialisme, stade suprême du capitalisme, écrit en 1916, reprend à Hilferding et Hobson leurs analyses classiques sur le capitalisme financier, mais élargit la définition aux cinq « caractères fondamentaux suivants : 1) concentration de la production et du capital parvenue à un degré de développement si élevé qu'elle a créé les monopoles, dont le rôle est décisif dans la vie économique ; 2) fusion du capital bancaire et du capital industriel, et création, sur la base de ce « capital financier », d'une oligarchie financière ; 3) l'exportation des capitaux, à la différence de l'exportation des marchandises, prend une importance toute particulière ; 4) formation d'unions internationales monopolistes de capitalistes se partageant le monde et, 5) fin du partage territorial du globe entre les plus grandes puissances capitalistes du monde »¹³.

Boukharine¹⁴ propose une présentation de l'économie mondiale plus systématique que celle de Lénine, en insistant sur la contradiction entre l'internationalisation des forces productives et l'appropriation de la plus-value qui continue à se dérouler à l'échelle nationale. Il produit une critique de la théorie de l'ultra-impérialisme de Kautsky selon laquelle la concentration du capital pourrait déboucher sur un fonctionnement harmonieux de l'économie mondiale. Cette critique prend une tonalité très moderne si on la rapproche des difficultés de l'unification capitaliste européenne. Cependant sa théorisation repose en fin de compte sur un modèle erroné : chaque capitalisme national résoudrait ses contradictions par la formation d'une sorte de capitalisme d'Etat, et les contradictions du capitalisme seraient reportées au plan mondial, ne se manifestant plus que sous forme de rivalités inter-impérialistes.

La loi du développement inégal et combiné de Trotsky

Cette loi, qui n'a été présentée que de manière fragmentaire par Trotsky, s'articule étroitement à sa théorie de la révolution permanente. L'idée générale à retenir ici est que le capitalisme tend à s'étendre au monde entier, mais qu'il ne le fait pas de manière linéaire et harmonieuse. Le système productif qui en résulte est hiérarchisé, structuré en économies dominantes et économies dominées. « *Se distinguant en cela des systèmes économiques qui le précédèrent, le capitalisme a la propriété d'étendre continuellement son expansion, de pénétrer dans des régions nouvelles, de surmonter les différences, de transformer les économies provinciales et nationales fermées sur elles-mêmes en un système de vases communicants, et ainsi de rapprocher, d'égaliser les niveaux économiques et culturels des pays les plus avancés et les plus arriérés.* »

Cette formule de Trotsky semble retrouver une conception linéaire de la formation de l'économie mondiale, mais Trotsky introduit aussitôt une tendance complémentaire : « *Par le rapprochement économique des pays et l'égalisation de leurs niveaux de développement, le capitalisme agit avec ses méthodes, c'est-à-dire avec des méthodes anarchiques qui sapent son propre travail, en opposant un pays à un autre et une branche de la production à une autre, en développant certaines parties de l'économie mondiale, en freinant et en retardant d'autres secteurs* »¹⁵. Dans son premier chapitre de *L'Histoire de la révolution russe*, Trotsky ajoutera un élément supplémentaire : « *De cette loi universelle d'inégalité des rythmes découle une autre loi que, faute d'une appellation plus appropriée, l'on peut dénommer loi du développement combiné, dans le sens du rapprochement de plusieurs étapes, de la combinaison de phases distinctes, de l'amalgame de formes archaïques avec les plus modernes* »¹⁶.

¹³ Idem, p.114.

¹⁴ voir *L'économie mondiale et l'impérialisme*, Anthropos 1967.

¹⁵ *L'internationale communiste après Lénine*, PUF, pp.104-105.

¹⁶ *Histoire de la révolution russe*, Le Seuil-Politique, tome 1, p.42.

Le contenu dialectique de cette loi du développement inégal et combiné permet, pour reprendre l'expression de Trotsky, d'expliquer « *le vivant entrelacement du processus historique* », qui évite deux simplifications abusives. La première consisterait à présenter le capitalisme, malgré la violence de ses méthodes, comme un agent du progrès historique présentant en somme un bilan globalement positif. Mais la formulation de la loi se distingue également d'une thèse que l'on pourrait qualifier de tiers-mondiste selon laquelle le capitalisme serait radicalement incapable de soutenir un quelconque développement dans les pays dominés.

Malheureusement, ces acquis peu à peu accumulés par les classiques du marxisme vont être dilapidés par la contre-révolution stalinienne. Pour des raisons de convenance politique de la bureaucratie soviétique, la théorie marxiste va se trouver réduite à une vision schématique cherchant à affirmer le rôle progressiste des bourgeoisies nationales à l'égard d'un impérialisme intéressé au seul maintien des structures locales qualifiées de féodales, afin de justifier la politique de la Troisième Internationale.

Les théories de la dépendance

Par souci de simplification, on peut ranger sous ce vocable les très nombreuses contributions qui apparaissent après la Seconde Guerre Mondiale et qui renouent avec les théories classiques de l'impérialisme. La nouveauté importante consiste à raisonner du point de vue des pays dominés et à insister sur les déformations impliquées par le développement capitaliste mondial. Ainsi Baran¹⁷ reprend le débat là où Marx l'avait laissé, pour montrer que l'impérialisme britannique a entravé le développement de l'économie indienne.

La dépendance

Malgré la floraison d'approches très diversifiées, on peut cependant considérer qu'il existe un noyau commun que l'on pourrait résumer par cette définition de la dépendance, due à Dos Santos : « *Par dépendance nous entendons une situation dans laquelle l'économie de certains pays est conditionnée par le développement et l'expansion d'une autre économie à laquelle elle est subordonnée. La relation d'interdépendance entre deux économies ou plus, entre celles-ci et le commerce mondial, prend la forme de la dépendance quand certains pays (les pays dominants) connaissent l'expansion et l'auto-suffisance, tandis que d'autres (les pays dépendants) ne peuvent espérer y parvenir que comme sous-produit de cette expansion (...) Nous voyons que les relations mises en place par ce marché mondial sont inégales et combinées* »¹⁸.

L'écho des formules de Trotsky est un peu plus qu'une coïncidence et marque le retour aux théorisations de l'économie mondiale. Mais ce retour est tiré vers le tiers-mondisme par deux types de théorisation tendant à survaloriser certains traits de la structure de l'économie-monde.

Le développement du sous-développement

Les thèses d'André Gunder Frank¹⁹ sont un bon exemple de cette tendance au passage à la limite. Le point de départ est le constat correct de la polarisation de l'économie mondiale : le développement du capitalisme n'est pas homogène, il existe ce que Frank et Samir Amin²⁰ appellent le Centre et la

¹⁷ *Economie politique de la croissance*, Maspero, 1967.

¹⁸ « The structure of dependence », *American Economic Review*, mai 1970.

¹⁹ voir par exemple *Capitalisme et sous-développement en Amérique latine*, Maspero, 1968.

²⁰ *L'accumulation à l'échelle mondiale*, Anthropos Paris/IFAN Dakar, 1970.

Périphérie. Des études historiques très riches sont alors proposées sur la genèse de ce sous-développement pour montrer comment la pénétration capitaliste a détruit les structures sociales préexistantes et imprimé une forme de développement désarticulé, tronqué, complètement déterminé par les besoins des pays du centre.

La volonté de se dégager du schématisme stalinien conduit Frank à pousser jusqu'au bout sa logique alternative en ce qui concerne l'Amérique latine. Puisqu'il s'agit de refuser des thèses « dualistes » sommaires opposant un secteur « féodal » et un secteur capitaliste, Frank va insister sur la prédominance du capitalisme, en affirmant que l'Amérique latine est capitaliste, dès les premières années de la conquête.

Cette tendance à sauter d'un schéma extrême à l'autre se retrouve de manière encore plus marquée dans une approche qui a été dominante dans les années soixante et que l'on pourrait résumer sommairement ainsi. Le capitalisme pille le Tiers monde, il rapatrie l'intégralité de ses profits, il est donc incapable d'assurer le développement industriel des pays dominés. Il n'existe donc aucune différence de nature entre révolution anti-impérialiste et révolution socialiste. Que cette conclusion découle correctement de la théorie de la révolution permanente va de soi. Ce qui est moins convaincant rétrospectivement, c'est le caractère unilatéral de l'analyse économique, fondée notamment sur la notion d'échange inégal.

L'échange inégal et les transferts de surplus

La figure du pillage était très répandue et elle a trouvé son modèle théorique avec le livre d'Arghiri Emmanuel²¹. Ce modèle a pour lui le mérite de la simplicité : les pays de la périphérie sont caractérisés par des salaires et des niveaux de productivité inférieurs. Il existe cependant un marché mondial sur lequel se forme, par peréquation des taux de profit, un prix unique. Cette unicité de prix, rapportée aux différences de productivité conduit à des transferts de valeur, autrement dit à une exploitation de la périphérie par le centre. On a là, semble-t-il, un schéma théorique satisfaisant, qui peut d'ailleurs prendre des formes plus dénonciatoires mais assez voisines, comme la théorie de la surexploitation de Ruy Mauro Marini²².

L'erreur de fond de ce modèle consiste à confondre pays et capitaux, et elle débouche inévitablement sur cette vision paradoxale d'une solidarité d'intérêts entre la classe ouvrière et la bourgeoisie des pays impérialistes, qui, pour ainsi dire, co-exploiteraient les salariés des pays dépendants. Rien d'étonnant à ce que l'on ait pu à l'époque parler de « *nations prolétaires* », ce qui conduit malgré tout à un glissement étonnant, puisque le radicalisme de la théorie de l'échange inégal tend finalement à retrouver l'idée de nationalisme anti-impérialiste.

Éléments de bilan

Ce panorama rapide ne rend pas compte de la richesse et du foisonnement des débats. La critique principale que l'on peut cependant adresser aux versions radicalisées des théories de la dépendance est d'avoir fait obstacle à la compréhension des processus d'industrialisation qui se développaient précisément dans les années soixante. Dans plusieurs pays capitalistes dépendants, comme le Mexique, l'Argentine ou le Brésil en Amérique latine, la Corée ou l'Inde en Asie, l'Algérie ou la Côte d'Ivoire en Afrique, des processus d'industrialisation ont eu lieu après la Seconde Guerre mondiale, jusqu'au début des années soixante-dix. Les taux de croissance atteints en moyenne dans les pays du Sud sont équivalents, voire supérieurs, sur cette période à ceux des pays impérialistes.

²¹ *L'échange inégal*, Maspero, 1969.

²² voir *Dialéctica de la dependencia*, Era, México, 1972.

Les versions les plus extrêmes et/ou les plus vulgarisées des théories de la dépendance n'ont pas permis à l'époque de comprendre correctement la réalité d'un développement local fondé sur la croissance des industries de substitution remplaçant progressivement les biens importés. Cette vision trop unilatérale des choses renvoyait à un rôle excessif accordé à la sphère de la circulation et popularisait l'image de pays dont la richesse était continuellement pompée de l'extérieur, avec une tendance symétrique à exagérer l'importance de ce transfert pour les pays impérialistes.

On trouve cependant dans ces analyses un socle commun utile et qui conserve son actualité. Mais leurs conclusions insuffisamment balancées ont conduit à une opposition exagérément contrastée : pour simplifier, il y avait d'un côté un optimisme développementaliste, théorisant un modèle réformiste de développement homogène et cohérent : c'était par exemple la position, dans les années cinquante et soixante, d'un lieu de réflexion comme la Cepal qui théorisait un modèle réformiste . En face, la thèse du pillage du Tiers Monde affirmait que le capitalisme était par nature incapable d'assurer la moindre forme de développement ou même d'industrialisation. Or, la dynamique des pays dépendants est une réalité hésitante et contradictoire, qui ne peut être ramenée à l'une ou l'autre de ces thèses.

Les pays dominés ne sont pas seulement définis par cette relation de dépendance. Ce sont aussi des sociétés de classe, où le mode de production capitaliste domine, mais de manière plus tardive et en se heurtant à la persistance d'autres rapports de production. La dynamique particulière de ces sociétés résulte donc d'un jeu de forces multiples, de facteurs internes et de facteurs externes étroitement imbriqués : la domination impérialiste externe se combine avec la domination capitaliste interne de manière spécifique pour chaque formation sociale et chaque époque.